1

– La Maslenitsa au feu ! La Maslenitsa au feu !

C'était la même chose, chaque année, à l'arrivée du printemps. Les enfants, les parents, les jeunes, les vieux, les femmes, les hommes… On était tous là, tous ceux de Slobodnié, y compris le minuscule bébé de Klara, notre voisine, qui disparaissait sous le manteau matelassé de sa mère. Rien qu'à nous entendre hurler ce jour-là, on aurait pu croire que nous étions des milliers. Mais Slobodnié n'était qu'une minuscule bourgade perdue au bout du bout de la taïga. À part les loups, les ours ou les renards, personne ne pouvait nous entendre.

L'air sentait la fumée, le miel, le girofle et les blinis. Il faisait un froid à fendre les pierres, mais on se réchauffait en dansant autour du feu, en buvant et

en braillant comme des déments. On fêtait le printemps, qui n'arriverait que des semaines plus tard.

Pendant quelques jours pourtant, on avait pu y croire. Le temps s'était radouci et, durant quelques heures, il avait neigé. Mais ça n'avait pas duré. Le vent du nord était revenu en force et les températures avaient dégringolé. L'horizon s'était de nouveau soudé au ciel et la forêt s'était figée dans une immobilité de verre. Certains assuraient même avoir vu des oiseaux tomber du ciel, paralysés de froid en plein vol. C'était peut-être vrai. Ou peut-être pas. La fête du printemps était un jour où la vodka coulait à flots, et les gens racontaient à peu près n'importe quoi.

– La Maslenitsa au feu ! La Maslenitsa au feu !

Sa chapka enfoncée jusqu'aux yeux, Pavka serrait comme un trésor un gobelet de chocolat chaud tandis que je me brûlais les doigts avec un verre de thé au girofle, si bouillant que je pouvais à peine y tremper les lèvres. Les adultes, eux, se réchauffaient à coups de vodka qu'ils buvaient cul sec en se souhaitant du bonheur.

À ce jeu-là, Grigor, le père de Kostia, était le meilleur. Les yeux rougis par le froid et l'alcool, il beuglait à tue-tête « La Maslenitsa au feu ! » en écla-

tant de rire. Mon père bafouillait en racontant des histoires si confuses que lui-même s'y perdait. De toute façon, personne ne l'écoutait. Kostia, Aleksandr et toute la bande des garçons jetaient dans le feu des pétards qui explosaient dans l'air glacé comme des coups de fusil. À chaque fois, ils hurlaient : « La Maslenitsa au feu ! » Et, de temps à autre, le rire en cascade de ma mère dominait le brouhaha.

– Les gamins ont raison ! a mugi le père de Kostia. Foutons-la au feu, cette vieille garce ! Cette fois, elle va y passer !

Et on a tous hurlé comme des sauvages.

– Au feu ! La Maslenitsa au feu !

Dame Maslenitsa ne semblait pas très inquiète de ce qui l'attendait. Certains l'appelaient aussi Matzima, « la mère Hiver », et, depuis le début de la journée, on trimballait sa grande silhouette de bois à travers les rues du village.

Chaque année, les hommes s'y mettaient. À l'aide de vieilles planches récupérées ici et là, ils fabriquaient une nouvelle Maslenitsa que les femmes maquillaient et habillaient de tissus bariolés. Plus ils étaient vifs, plus on se moquait de la grisaille de l'hiver. Avec son vieux foulard jaune sur la tête, son interminable nez et son immense sourire rouge,

dame Maslenitsa tenait à la fois du clown et de la sorcière. Tout à la fois drôle et inquiétante. Fasciné, Pavka ne la quittait pas des yeux.

Le père de Kostia nous a bousculés.

– *Na zdorovié* ! Santé !

Il a sifflé d'un coup son énième verre de vodka et s'est précipité comme un forcené sur dame Maslenitsa pour lui arracher sa robe. Il a donné le signal. Dans une incroyable pagaille, on a commencé à déshabiller la mère Hiver. C'était la tradition. Il fallait la dépouiller de ses vêtements avant de la jeter au feu et repartir chez soi avec un morceau coloré de tissu qu'on garderait jusqu'au printemps suivant.

– Allez, Pavka, viens !

J'ai tenté d'entraîner mon petit frère, mais autant parler à un caillou. Perdu au milieu de cette bousculade, Pavka était le seul à ne pas bouger, le seul à ne pas crier, à ne pas rire. Les pieds plantés dans la neige, les mains serrées autour de son chocolat, il regardait avec de grands yeux tous ces gens qui braillaient en arrachant les vieilles nippes de la mère Hiver.

De toute façon, Pavka ne disait jamais rien, ou si rarement que c'était chaque fois un événement. Il pouvait passer des journées entières sans prononcer le moindre mot, juste à chantonner dans un charabia

incompréhensible. Comme s'il avait sa langue à lui. Roksanna, la seule fille de mon âge à Slobodnié, l'appelait « l'extraterrestre ». Et c'est vrai que, la plupart du temps, Pavka donnait l'impression d'habiter une autre planète.

– Au feu ! Au feu la mère Hiver !

Dame Maslenitsa était nue maintenant. Il ne restait que sa carcasse de planches. Les garçons l'ont jetée au feu dans des gerbes d'étincelles.

– Du bois ! a braillé Kostia. Faut rajouter du bois !

Le visage rouge de sueur malgré le froid, les garçons ont balancé des brassées de branches de sapin qui se sont immédiatement embrasées. Les hurlements ont redoublé quand les flammes se sont élevées, bien au-dessus des toits des maisons. Presque à toucher le ciel. On devait les apercevoir à des kilomètres à la ronde. Sauf qu'à des kilomètres à la ronde il n'y avait personne. Rien que la taïga. Une interminable forêt hérissée de mélèzes gris comme des ombres et d'épicéas dont les branches alourdies de glace traînaient jusqu'au sol.

Les thés brûlants circulaient de main en main, la vodka et la bière coulaient à flots. On dévorait des crêpes au miel comme si on n'avait rien mangé